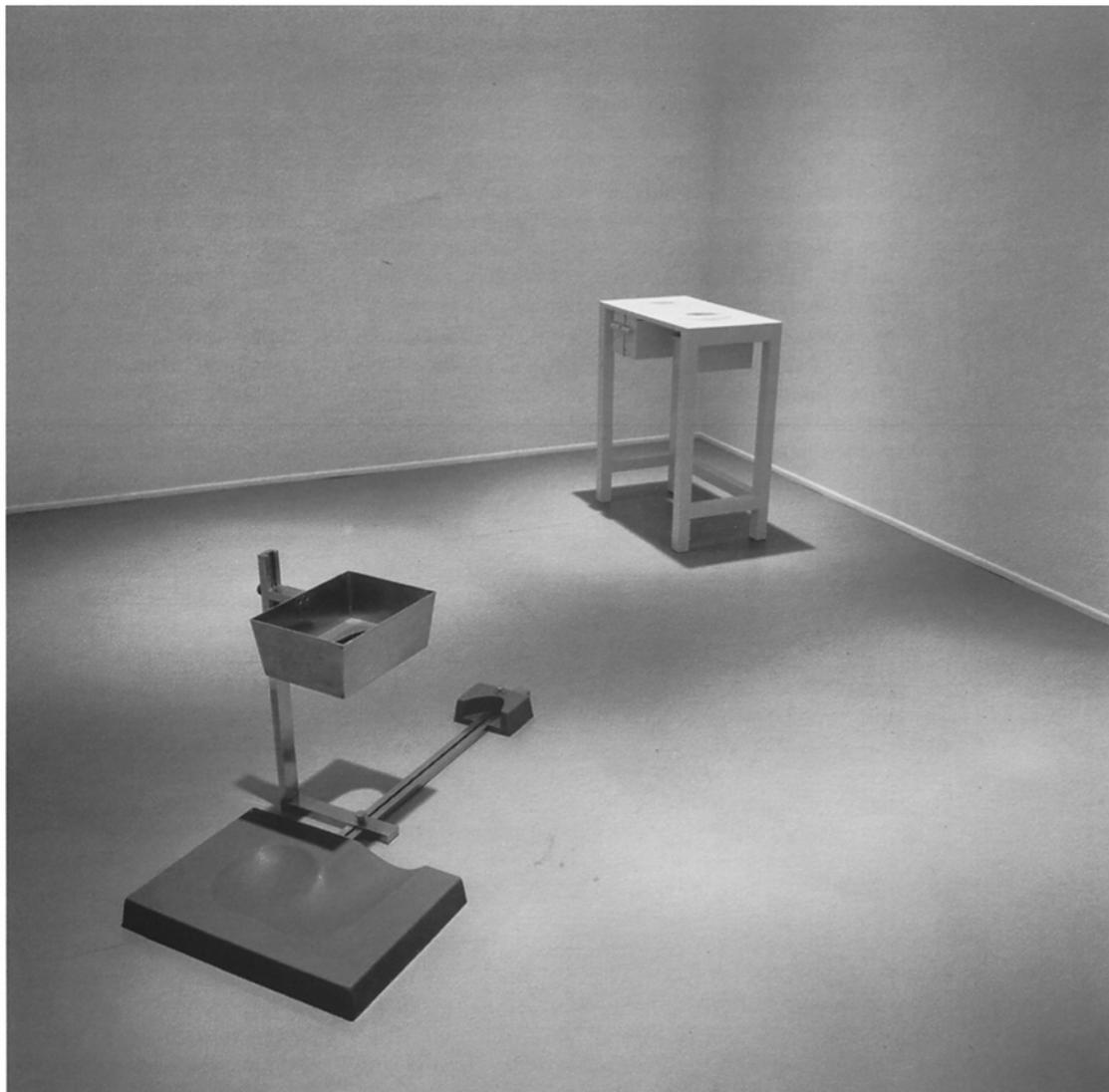


Karin Trenkel
Texte de *Hélène Lord*
SANS TITRE



Exposition du 16 novembre au 8 décembre 1996

L'installation de Karin Trenkel : une œuvre énigmatique et silencieuse

*« Certains jours il ne faut pas craindre de nommer
les choses impossibles à décrire. »*

René Char

Quelques années ont passé depuis la performance vue à la fenêtre du Centre de diffusion de l'UQAM donnant sur la rue Sainte-Catherine. Une jeune femme assise à une table de travail, masquée d'une visière en carton, découpait soigneusement des feuilles d'arbres séchées qu'elle classait méthodiquement comme une archiviste. Seule, derrière l'écran de verre, dans le brouhaha de la rue et sous les regards étonnés des badauds qui l'observaient, elle poursuivait attentivement cette occupation, sans relâche, sans en changer le rythme, telle une machine parfaitement réglée. Ce tableau, investi d'une présence charnelle, s'adressait à l'immédiateté du regard du passant, s'abandonnait à la fugacité de sa mémoire.

À mon tour, assise à ma table de travail, je regarde ma feuille blanche et puis l'arbre qui se dresse de l'autre côté de la fenêtre. Entre son tronc tissé d'une rugueuse écorce et mon calepin aux feuilles lisses et quadrillées, se promène mon regard, glissent mes pensées dans le bruissement de son feuillage. De la fenêtre à la feuille quadrillée, parmi ces images qui me reviennent obstinément, j'essaie de trouver le lien qui unit ce tableau de la performance à l'installation de Karin dans l'espace de la galerie SKOL.

Depuis, le va-et-vient de la rue Sainte-Catherine poursuit sa cadence routinière enfouissant derrière ses vitrines nos pensées et nos regards. Un peu plus tard, un peu plus à l'ouest, au cinquième étage d'un édifice, me voici, hésitante et timide, au milieu de tous ces objets épars, au cœur de cette ins-

tallation immense. Du mobilier, de menus objets, des résidus de fabrication, des instruments insolites et familiers s'étalent devant moi. Des odeurs de terre humide. Un climat. Une atmosphère. Il me faudrait plusieurs calepins, beaucoup de patience et de mémoire pour les inventorier. Il faut aussi trouver un vocabulaire accessible pour les nommer, les définir, les dire, les décrire, les comprendre, les trahir.

Hormis le comptoir d'accueil et le gardien de la galerie, j'ai la sensation d'être dans une clinique d'orthopédie abandonnée que l'on aurait squattée et qui me laisserait voir les nombreuses strates des transformations accomplies par sa locataire. Entre l'abandon et l'occupation, l'aménagement et le bouleversement, le définitif et le provisoire, cet étrange dispositif semble tisser des réseaux inépuisables.

Voilà qu'un écureuil grimpe hardiment dans l'arbre en s'agrippant à sa rude écorce. Vite, il disparaît dans son épais feuillage. Fin août, déjà quelques feuilles jaunies commencent à se détacher de ses branches ; ces feuilles qui peu à peu tombent sur le sol sont comme des résidus de matière qui s'accumulent sur le plancher d'un atelier. Bientôt l'arbre sera dépouillé et laissera apparaître ses grands bras noueux sculptés par le vent et les saisons. Tous ces débris auxquels notre regard s'habitue et que nous décidons de retirer avant de photographier l'œuvre ou de l'installer, de l'exposer, Karin les a laissés là où les objets ont été façonnés, là où ils sont tombés sur le parquet de la galerie, témoins familiers et silencieux de son travail. Ces traces laissées au sol insèrent le lieu d'accueil dans le processus de fabrication, rendent compte de l'exécution de chaque objet, de sa relation avec l'espace et le spectateur.

Seule dans la lumière du matin, je revois les actions, les gestes qui petit à petit l'ont amenée à l'accomplissement de l'installation. Observer, attacher, lier, tisser, modeler, empiler, couler, fixer, égrener, planter, rouler, trouer, mouler, neutraliser, sont autant de verbes qui tentent de dire le faire de ces objets impossibles à décrire. À la fois simples et complexes, ils ont été puisés et façonnés à même le quotidien, au fil des heures et des humeurs vécues parmi les choses de la vie de tous les jours. Avec humour et gravité, l'œil sélectionne, la main transforme.

Dès l'entrée de la galerie, sur une structure en bois fixée au mur s'agrippent des entrelacs de mous-

ses synthétiques tissées sur une portée de fils d'acier. D'abord, cet instrument réjouit avec ses mousses légères et moelleuses mais cette exubérance est vite désamorcée lorsqu'on s'aperçoit que cette matière flexible ne peut que se soumettre à la rigidité de son armature.

Plus loin, deux équerres ont pour tablette une banderole de ruban adhésif noir ; sous cette étagère endeuillée, de petites choses à la fois familières et énigmatiques sont groupées près d'un tabouret surmonté de deux coussins circulaires en caoutchouc moulé. À première vue, on ne sait trop s'il a été conçu pour s'asseoir ou s'agenouiller, l'austérité de ses formes lisses et statiques se heurtant aux fiévreuses ébauches qui s'étalent autour de lui. Des semis de baguettes enrubbannées de plastique vert simulent un jardin en pot dont la coulée de plâtre figé augure une croissance difficile, voir improbable. Des sandales siamoises faites d'un long cordon de pâte à modeler qui s'enroule sur lui-même, s'en vont vers d'impossibles lieux de pèlerinage. D'autres objets aux formes et fonctions toutes aussi ambiguës et contradictoires restent encore à nommer, mais pourquoi s'entêter à vouloir dire l'indicible ?

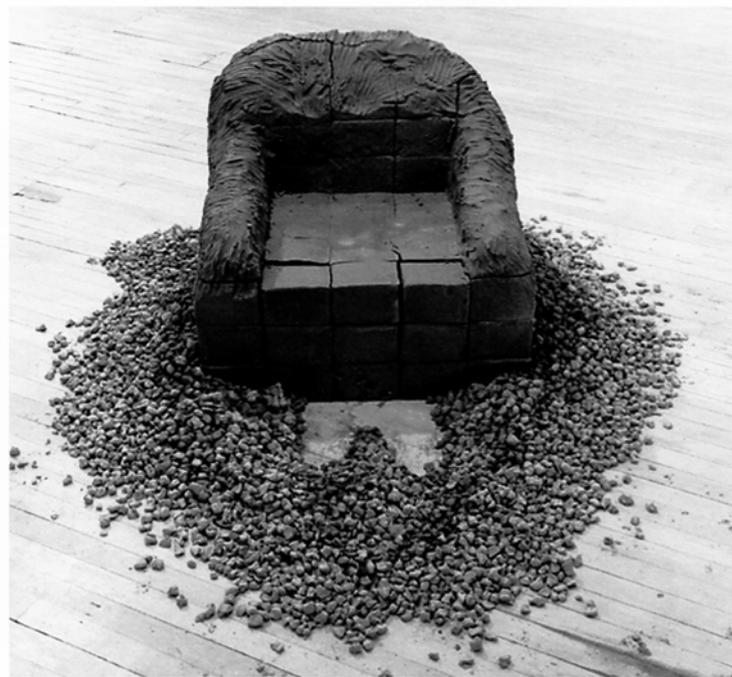
Tourné vers la fenêtre, un fauteuil fabriqué de blocs d'argile empilés crée une atmosphère troublante qui envahit l'espace. L'odeur de glaise humide s'exhale au contact de l'air chaud et suffoquant du chauffage de l'édifice. Faisant dos au spectateur qui se laisse envahir par ces effluves argileuses, le fauteuil l'incite à se déplacer et même à se rapprocher de la fenêtre. De là, il pourra retracer les mouvements et les gestes ayant servi à façonner le meuble et ressentir toute la fébrilité et la chaleur du corps au travail. Certes, il peut visuellement refaire l'expérience tactile vécue par l'artiste mais seul son regard peut s'en rapprocher puisque le fauteuil, isolé au centre des résidus de matière qui se sont répandus sur le sol au cours du modelage, lui impose une distance qu'il ne pourra franchir, marque les limites d'un territoire intangible.

Au bout de la grande salle, une petite pièce est aménagée. Le plancher a été refait et couvert de tuiles grises, un plafond encastré dissimule la tuyauterie afin d'éliminer toutes traces organiques du lieu. Bien que sa dimension invite à l'intimité, cette pièce est au contraire, d'une neutralité absolue, aseptisée,

froide. Deux appareils y sont installés, dont l'un semble fait pour mesurer, tandis que l'autre soutient le corps. Précises et méticuleuses, leurs structures rigides s'opposent à l'inachèvement et à l'éclatement des formes qui caractérisent les objets de la salle précédente. D'un côté, c'est avec les rudiments de la sculpture que Karin tente de faire surgir l'objet de la matière en s'impliquant de tout son corps ; de l'autre elle disparaît derrière la fabrication rigoureuse d'un mobilier aux fonctions indéfinissables dont le vide des cavités enveloppées de caoutchouc semblent inviter le spectateur à prendre appui, à en faire usage.

Étonnamment ce sont les objets qui contiennent le plus de traces laissées par l'artiste qui semblent les plus fragiles. Leur vulnérabilité les rend intouchables alors que ceux où la main s'efface dans le processus de fabrication sont accessibles. Malgré la froideur qui s'en dégage, ils demandent à être manipulés.

Lorsque j'ai commencé à écrire ce texte, je contemplais l'arbre devant ma fenêtre. Ce matin je le



KARIN TRENKEL, 1996, vue partielle de l'installation
Photo : Guy L'Heureux

regarde encore et son feuillage continue à jaunir, poursuivant sa chute en silence, tandis que plusieurs feuilles quadrillées remplies de mots impétrissables recouvrent le plancher près de ma table de travail. Tout comme l'écureuil dans son escalade s'agrippe à l'écorce de l'arbre, je me suis attachée à sa force vive et tranquille afin de m'approcher de l'univers de Karin dont l'installation « sans titre » nous révèle une œuvre exigeante et silencieuse.

Karin Trenkel est née à Francfort, en Allemagne, en 1966. Depuis 1989, elle vit et travaille aux Pays-Bas. Après des études en art à la Hochschule für Gestaltung Offenbach (All.), en 1986-1989, elle compléta son diplôme en beaux-arts à l'Academie voor Beeldende Kunsten Rotterdam (Pays-Bas) en 1989-1992. De 1994 à 1996, elle participa au programme post-universitaire du Jan van Eyck Academie à Maastricht, aux Pays-Bas. Ses sculptures, installations et performances ont été présentées en Allemagne, aux Pays-Bas et au Canada. Un premier séjour de travail de trois mois à Montréal en 1992 fut suivi, en 1996, d'un autre séjour de six mois, pendant lequel elle présenta une installation à La chambre blanche à Québec et une autre à SKOL.

Partagée entre la pratique du dessin et de la sculpture, **Hélène Lord** s'intéresse à l'altérité du corps, à ses mutations et à ses métamorphoses. Son travail a été exposé dans plusieurs centres d'artistes au Québec et en Ontario dont L'Œil de poisson, K.A.A.I. Gallery, B-312 Émergence. Au cours de l'été 1996, elle a séjourné au centre EST-NORD-EST dans le cadre de son programme d'atelier-résidence et tout récemment elle exposait en solo à la galerie Axe NÉO-7. Parfois, elle plonge dans l'aventure tumultueuse de l'écriture et de ses mille dérives pour tenter de s'approcher davantage de l'œuvre et de la pratique d'un autre artiste.

SKOL

CENTRE DES ARTS ACTUELS SKOL
460, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 511
Montréal, Québec
H3B 1A7
Téléphone : (514) 398-9322
Télécopieur : (514) 871-9830